

ALAIN DUBOS

**LA RIZIÈRE DES
BARBARES**

DU MÊME AUTEUR

Les Seigneurs de la Haute Lande, Presses de la Cité, 1996

La Palombe noire, Presses de la Cité, 1997

La Sève et la cendre, Presses de la Cité, 1999

L'Embuscade, E-dite, 2000

Et tu franchiras la frontière..., E-dite, 2000

La Fin des Mandarins, E-dite, 2000

Le Secret du docteur Lescat, Presses de la Cité, 2000

Acadie, terre promise, Presses de la Cité, 2002

Retour en Acadie, Presses de la Cité, 2003

La Plantation de Bois-Joli, Presses de la Cité, 2005

La Baie des maudits, Presses de la Cité, 2005

Constance et la ville d'hiver, Presses de la Cité, 2007

La Rizière des barbares, Archipoche, 2009

Les Amants du Saint-Laurent, Presses de la Cité, 2009

Vietnam, Timée, 2008 (Photos de Louis Monier)

Cambodge, Timée, 2009 (Photos de François Poche)

La Mémoire du vent, Calmann-Lévy, 2010

Landes de terre et d'eau, Passiflore, 2011 (Aquarelles de Philippe Valliez)

La Corne de Dieu, Calmann-Lévy, 2012

L'automne bleu, Passiflore, 2014 (Photos de Cyril Vidal).

La Ferme de Bonne-Espérance, Calmann-Lévy, 2014

Théâtre : *L'affaire d'une vie*, 1982

Echec au Roy (Et l'Acadie, Majesté ?), 2013

Avant-propos

*Sans la liberté, la vie n'a pas de
valeur.*

*Si la vie n'a pas de valeur, la mort n'a
pas d'importance.*

Dicton de réfugiés vietnamiens.

Dès la fin de l'année 1975, quelques mois à peine après la prise de Phnom Penh par les Khmers rouges, des témoins présents en Thaïlande virent arriver les premiers rescapés de ce qui devait s'avérer être l'une des plus grandes tragédies humaines du xxe siècle : le génocide cambodgien.

Parmi ces témoins des premières semaines, un prêtre français, le père François Ponchaud et, accourus d'Europe, des praticiens et des infirmières de Médecins sans frontières, lesquels se mirent aussitôt au travail dans des camps de fortune installés par le Haut Comité des Nations unies pour les réfugiés.

Il y avait deux issues géographiques possibles pour les chanceux qui réussissaient à fuir le régime nouveau imposé aux Cambodgiens. Le nord et la longue frontière entre Thaïlande et Kampuchea démocratique ; le sud qu'il fallait quitter par bateau en compagnie de Vietnamiens eux aussi en fuite, direction la Malaisie et la péninsule thaïlandaise. D'un côté comme de l'autre, l'entreprise était follement risquée. Patrouilles, chemins et routes minés, maladies, épuisement au bout de longues marches au nord, pirates, tempêtes, naufrages au sud. Ainsi des milliers de fugitifs ne virent-ils jamais la fin de leur voyage.

Pour tous ceux qui eurent à les entendre, les premiers récits des survivants cambodgiens furent difficiles à croire. Tous cependant retraçaient de la même manière, avec les mêmes mots, les mêmes souvenirs, la même terreur rétrospective, une odyssee sanglante, une « fin de peuple » en vase clos, un incommensurable gâchis humain décidé puis exécuté à la lettre par d'autres Cambodgiens.

Nous eûmes, nous qui étions présents, la révélation d'une entreprise de destruction unique en son genre à travers toute l'Histoire : un autogénocide froidement perpétré par les tenants d'une société débarrassée de ses élites, de ses étudiants, de ses enseignants et de ses écoliers, de ses religieux, de ses médecins, de ses citoyens dans leur totalité. Un nettoyage par le vide qui avait déjà éliminé, à l'aube de l'année 1976, des dizaines de milliers de ces êtres devenus

parasites, esclaves, bons à jeter après emploi dans les champs ou sur des chantiers démentiels.

Les mots ? Évacuation totale des villes et déportation, travail forcé, loi du plus fort, exécutions sommaires, torture, désespoir, anéantissement, cruauté, bêtise, mort ; un dictionnaire du malheur absolu dont la lecture sur les lèvres des survivants glaçait le sang.

C'est l'honneur des témoins de l'époque que d'avoir aussitôt voulu briser le silence entourant ce qu'il était encore convenu d'appeler, chez nous et dans bien des cercles, une libération. Leur honneur d'avoir très vite donné son vrai nom à ce qui pouvait encore passer pour une épuration, par les vainqueurs, de leurs adversaires. C'était en fait bien autre chose. Nous n'étions pas là devant la normalité nettoyeuse des après-guerres mais face à une monstruosité civile sans commune mesure avec les règlements de comptes usuels. Nous avons, oui, au fil de cette révélation, touché l'indicible.

Il a hélas fallu, malgré nos cris, nos appels, nos alertes, trois longues années de plus pour que la conscience de ce drame prenne sa dimension universelle et qu'enfin soit reconnue comme telle la tragédie cambodgienne. Chassés de Phnom Penh par les Vietnamiens en 1979, les Khmers rouges durent à leur tour prendre le chemin de l'exil, poussant devant eux, comme un bouclier humain, ce qui restait de leur chiourme. Un flot ininterrompu de spectres se répandit alors sur les frontières, dans ce qui fut l'un des

exodes les plus massifs du siècle passé. Avec, cette fois, cependant, le monde entier pour témoin.

Ce livre raconte l'histoire d'une famille, comme il m'en fut confié par dizaines dans le camp de réfugiés de Songkhla, en Thaïlande. Malgré un voisinage historiquement complexe et souvent conflictuel, Vietnamiens et Cambodgiens ont fondé un certain nombre de famille mixtes. Cette réalité, utile pour l'auteur, m'a permis d'aborder les deux versants de cette longue et sanglante affaire. S'ils n'ont pas subi le traitement radical de leurs voisins, les Vietnamiens du Sud ont payé un lourd tribut à trente années d'une guerre sanctionnée par leur défaite. À ce titre, ils ont droit, comme les autres, vainqueurs ou vaincus, à leur part de témoignage. Leur odyssée de « boat-people », crue et romanesque en même temps, est le fil ténu qui les relie à tous ceux qui, comme moi, eurent un jour la possibilité de les rencontrer et, par la suite, de raconter leur histoire.

PREMIÈRE PARTIE

LES KHMERS ROUGES

1

Maï arracha en passant une feuille du calendrier. Le 17 avril apparut. Dans le salon, les hommes discutaient en écoutant la radio. Phnom Penh diffusait des bulletins courts, entrecoupés de musique militaire. En fait, plus grand monde ne se faisait d'illusions. La capitale, encerclée depuis plusieurs semaines, allait tomber. Ce n'était plus qu'une question de jours, peut-être même d'heures. Le Cambodge pourrissant attendait que les communistes veuillent bien faire le dernier pas les séparant d'un pouvoir que plus personne ne leur contestait.

Kompong Som était l'une des dernières capitales provinciales épargnées, ou simplement négligées, par les Khmers rouges. Sans autre intérêt stratégique que de déboucher sur la mer, la ville avait bénéficié, pendant toute la durée de la guerre, d'un calme relatif, abandonnant à des régions moins chanceuses le redoutable privilège d'alimenter l'information. La province avait été peu à peu infiltrée par les Khmers rouges, puis, au bout de quelques années, complètement prise en charge par le pouvoir invisible qui tissait sa toile patiente sur toute l'ancienne Indochine.

En ce soir du 17 avril 1975, Vong Chieu avait convoqué chez lui quelques-uns des membres de sa milice. Presque tous fonctionnaires, comme lui, des Contributions, ils l'avaient aidé depuis plusieurs mois à organiser la défense civile de Kompong Som, en liaison avec les unités régulières qui stationnaient en ville. Dans un rayon de deux kilomètres autour des dernières habitations, des volontaires avaient été armés et organisés en groupes de surveillance, créant une illusion de sécurité pour les quelque soixante mille hommes et femmes encerclés dans la capitale provinciale.

Depuis deux jours, ce fragile réseau avait cessé d'exister, mis en déroute par quelques attaques communistes. La milice s'était débandée, abandonnant aux portes de la ville plusieurs dizaines de cadavres qu'il n'avait même pas été possible d'aller chercher. Quant à la garnison militaire, plusieurs fois contenue dans ses tentatives de sortie, elle restait dans ses cantonnements, prête, manifestement, à déposer les armes dès que l'ordre lui en serait donné.

Maï avait préparé le thé. Les miliciens le burent en silence, absorbés par leurs pensées, cherchant vainement à tirer des bulletins radiodiffusés autre chose que de sombres certitudes.

— Est-ce que toutes les armes ont été enterrées ? demanda Vong. Je vous adjure de faire très attention. Les Rouges n'ont jamais fait de quartier dans ces cas-là. Posséder une arme de guerre chez soi équivaut à la mort !

— Je serais bien étonné qu'ils aient l'intention de fouiller tous les jardins ! s'exclama l'un des jeunes fonctionnaires. Ils auront leur content d'artillerie à la caserne, gracieusement offert par nos vaillantes armées qui les y attendent.

Vong haussa les épaules.

— Je me moque de ce qui arrivera aux militaires, bougonna-t-il. Ce qui m'intéresse, c'est de nous éviter à tous la catastrophe. La milice a dû depuis longtemps être dénoncée aux Khmers rouges. Leur premier souci sera de nous retrouver.

Sarit, l'adjoint direct de Vong, se leva de sa chaise. Il portait une barbe de plusieurs jours, curieusement fournie pour un Asiatique, et qui accentuait ses traits durs et anguleux.

— J'ai vu de mes yeux nos hommes abandonner le combat, dit-il d'une voix sourde. Il y avait des blessés par terre, qui se traînaient vers nous au moment même où nous nous repliions. Les Rouges les ont achevés un par un, de loin. Méthodiquement. Ils auraient pu aussi bien fondre sur nous et liquider notre groupe. Ils ont préféré massacrer froidement les blessés.

— Ce n'est pas la première fois que cela se passe ainsi, le coupa Vong. Mais je vous l'ai dit : à partir de maintenant, nous redevenons des civils assiégés, un point c'est tout. Plus question de tenir un fusil, même pour le déposer à leurs pieds!

Sarit montrait des signes de nervosité. Il se mit à marcher de long en large, frottant, de ses paumes, ses joues rugueuses.

— Moi, je revois les types qui rampaient vers nous et qui s'arrêtaient d'un seul coup, tués net, dit-il. J'ai peur qu'il y ait des représailles contre toute la ville.

Meas Sovann était le doyen du groupe, ami de longue date de Vong. L'ascendant moral qu'il exerçait sur ses compagnons venait autant de son long passé de soldat que des opinions toujours réfléchies qu'il avait émises et défendues depuis que la guerre avait commencé à ensanglanter le Cambodge. Jusque-là silencieux et recueilli, il se leva à son tour et s'approcha de Sarit.

— Calme-toi, dit-il doucement. Nous sommes tous anxieux et désorientés car ces heures sont les ultimes, sans doute, que nous passons ainsi, entre nous. Mais la dernière chose à faire serait de se laisser aller à la panique. Je sais bien ce que tu désires en ce moment, fuir la ville avec ta famille.

— Je pense en effet qu'il vaut mieux fuir, l'interrompit Sarit. Le pouvoir des Khmers rouges est celui de la vengeance. Tout ce qu'ils ont déclaré jusqu'à présent n'évoque que le règlement de comptes à venir. Avez-vous donc oublié ce qu'a dit Sihanouk ?

— « Le jour où les Khmers rouges auront pris le pouvoir, même les arbres trembleront », murmura Vong.

— Exactement ! Il faut toujours se souvenir de ce genre de propos. Et c'est pour cela que j'ai envie de fuir ce guêpier !

— Tu devrais raisonner un peu, dit Sovann, soudain grave. Si nous fuyons, je veux dire nous, les fonctionnaires de l'État, nous laissons derrière nous des services désorganisés et nous risquons d'attirer sur nos compatriotes les représailles que tu imagines.

— La guerre..., dit Sarit.

— La guerre est finie ! trancha brutalement Meas Sovann. Finie ! Nous l'avons perdue, irrémédiablement, et personne ne viendra plus nous apporter le miracle. Alors, pourquoi vouloir aggraver les choses ? Nous sommes des fonctionnaires, de simples fonctionnaires. Nous ne risquons rien dans la mesure où les Rouges aussi auront besoin de nous. Vong, tu ne penses pas comme moi ?

Vong était un homme de quarante-deux ans, au visage dur et inquiet sous une chevelure courte et légèrement grisonnante.

— Je ne sais pas, dit-il après un long silence. Tu as sans doute raison, et pourtant je ne peux partager complètement ta résignation.

Meas Sovann balaya l'objection de la main.

— La défaite réclame une grande humilité. Nous avons été des soldats. Si nos adversaires ne sont pas des sauvages, ils nous reconnaîtront peut-être ce titre. De toute façon, mon pauvre Sarit, dans quelle direction fuirais-tu ? Ce pays est

tout entier occupé, j'en ai peur. L'aventure à travers les rizières ne me tente guère dans de telles circonstances.

Vong poussa un cri. La musique venait de cesser brusquement. Le poste restait allumé, muet. Tous cessèrent de parler et firent cercle autour du transistor, attendant un message. De longues minutes s'écoulèrent sans que rien ne sortît de la petite boîte noire.

— Je crois que cette fois, ça y est ! dit l'un des jeunes miliciens. Phnom Penh est tombée !

Meas Sovann s'approcha de Vong et le prit par les épaules. Les hommes se tenaient debout au milieu de la pièce, ne sachant plus quoi faire ou quoi dire.

— Il faut nous séparer, murmura enfin Sarit. Si Phnom Penh est investie, Kompong Som le sera dans quelques heures.

Maï avait rejoint son mari près de la chaise sur laquelle il s'était assis. Vong se tenait la tête entre les mains. La jeune femme lui çaressa la nuque et appuya sa tempe contre la sienne. Vong pensait que l'heure tant redoutée était venue. Il allait découvrir de ses propres yeux un ennemi demeuré jusque-là mystérieux, un peuple de la forêt et de la montagne, armé d'une force intérieure qui l'avait amené, malgré la guerre impitoyable qui lui avait été faite, malgré les coups de boutoir aveugles des Américains, malgré ses

milliers de morts jalonnant les sentiers de la jungle, à prendre, ce 17 avril 1975 à 19 heures, la capitale du pays.

Les hommes vinrent l'un après l'autre saluer leur hôte. Meas Sovann partit le dernier. Vong le raccompagna jusqu'à la porte. Son ami lui sourit tristement.

— Je crois que cette guerre était perdue depuis le premier jour, dit-il. Nous étions dans le camp désigné des vaincus. Mon pauvre Vong, les soldats ne peuvent se battre et vaincre que s'ils sont animés par un souffle, au plus profond de leur être. Nos compatriotes, j'en ai peur, ne possèdent pas cet élan.

— Pourtant, en face, ce sont aussi des Khmers, coupa Vong.

— Oui, bien sûr ! Mais ceux-là ont été élevés ailleurs, à l'abri de nos valeurs amollissantes, tu comprends, dans un univers de privations et de danger qui a durci leur cœur et leurs muscles. Chez eux, pas de corruption, pas de marchandages politiques, mais la peur quotidienne de perdre la vie dans une jungle hostile, leur principale alliée pourtant. Il nous a manqué, vois-tu, et cette foi et cette épreuve de la nature.

Meas Sovann entreprit de descendre les escaliers. Sur le palier du premier étage il fit à Vong un petit signe de la main. Celui-ci le lui rendit et rentra dans son appartement. Maï se jeta à son cou en sanglotant.

— Mon Dieu, Vong, cria-t-elle, que va-t-il se passer maintenant ? J'ai tellement peur pour les enfants !

— Allons, allons, calme-toi, dit-il en lui caressant les cheveux. Que veux-tu qu'il arrive ? Ils vont entrer dans la ville, investir la caserne et les bâtiments publics, donner des consignes par haut-parleurs et puis ce sera tout pour le premier jour.

— Il n'y aura pas de massacres ? Tu as entendu ce que Sarit racontait ? Ils ont achevé les blessés !

— Ces blessés étaient des combattants, des miliciens, en armes. Dans une bataille, il faut éliminer l'adversaire, d'une façon ou d'une autre. C'est ainsi, Maï, tu comprends ?

— Je ne veux pas que tu ailles à ton bureau demain, implora Maï. C'est trop risqué, tu m'entends !

Vong repoussa doucement sa femme vers un large fauteuil en rotin. Il la força à s'y asseoir et se mit à genoux devant elle, les mains à plat sur ses cuisses.

— Écoute, mon épouse, je t'ai choisie pour femme malgré, ou peut-être à cause, de ton sale caractère vietnamien. Ne souris pas, c'est vrai ! Donc, en bonne Vietnamiennne, tu ne dois pas te laisser aller mais au contraire te battre avec moi pour qu'on s'en sorte. Je ne sais vraiment pas ce qui va se passer demain. La ville est à prendre. Logiquement, les Khmers rouges doivent s'en emparer sans effusion de sang. Une grande partie de la population en a marre de la guerre, des privations, des séparations et des deuils qu'elle a entraînés dans le pays. J'espère qu'ils tiendront compte de cela et s'abstiendront de tuer. J'irai donc demain matin à la première heure aux

Contributions pour m'assurer que tout est en ordre. Je reviendrai en fin de matinée, et nous aviserons.

— C'est toi qui décides, mon mari, soupira Maï.

Vong ne répondit pas. Il alla s'accouder au rebord de la fenêtre, contempla le soir qui tombait sur la ville morte. Un vent tiède agita légèrement la double rangée d'arbres bordant la rue principale. Les cigales y avaient commencé leur chant dès que le soleil s'était caché, là-bas, dans le dos des bataillons qui s'apprêtaient à l'ouest à investir Kompong Som. Les magasins étaient tous fermés. La nuit qui commençait avec plusieurs heures d'avance enveloppait progressivement les êtres et ce qu'ils renfermaient en eux d'espoir, d'angoisse, de terreur ou de lassitude.

Vong acceptait la défaite sans vouloir réfléchir à tout ce qui l'avait provoquée. D'une certaine manière, il se sentait soulagé. Le lent pourrissement de la situation, le malaise engendré dans tout le pays par l'incompétence et la corruption des dirigeants en place, la sensation grandissante d'être serré dans un étau silencieux, avaient fait naître en lui une nervosité qu'il sentait l'abandonner enfin, remplacée par un vide étrange. Il sourit, pensant qu'il avait sans doute été meilleur fonctionnaire que chef adjoint d'une milice inefficace et vite écrasée. Au moins avait-il eu l'impression, durant quelques semaines, de donner à ses derniers jours de liberté l'apparence d'un combat, même si ce combat était de toute évidence perdu depuis longtemps.

— Heureusement, nos enfants ne sont pas en âge de comprendre, dit Maï en s'approchant à son tour de la fenêtre. Hung lui-même paraît complètement ignorant des événements.

— Il n'a que six ans, soupira Vong. Ce soir tout est calme. Mais demain ? Qu'en fera-t-on demain ? Et par quoi va-t-on nous remplacer ?

Sa voix s'était cassée. Maï vint se blottir dans ses bras, comme elle aimait le faire souvent lorsque, de la même place, ils contemplaient leur rue s'éveillant à la vie bruyante de la nuit. Vong ferma les yeux et serra sa femme un peu plus fort contre lui, n'osant la regarder, de peur de se laisser aller à pleurer avec elle. Ils demeurèrent ainsi jusqu'à ce que l'obscurité ait envahi la ville et que les cigales se soient tues.

Le silence pesait comme une chape sur Kompong Som. Chacun retenait ses gestes et ses paroles, se demandant ce qui allait se passer au bout de cette nuit, attendant, pétrifié, que la page fût tournée sur une guerre déjà vieille de cinq ans.

2

L'aube pointait sur un sépulcre. La ville avait attendu son viol, toute la nuit, mais rien ne s'était encore passé au premier chant des oiseaux et les rues désertes ne résonnaient que de leur propre vide. Terrés chez eux, les citadins de Kompong Som ne bougeaient pas, endormis ou immobiles à leurs fenêtres, guettant le cœur battant l'arrivée des vainqueurs.

Vong et Maï avaient passé une grande partie de la nuit à réunir ce qu'ils avaient de plus précieux. Quelques petites barres d'or, des bijoux, des objets achetés ou hérités, et les photos aussi, jalons d'une vie commune qui durait depuis sept ans. Ils les avaient regardées longuement, évoquant les souvenirs qui s'y rattachaient, le mariage, à Saigon, en pleine offensive du Têt, à l'époque où l'on pouvait encore passer d'un pays à l'autre ; Maï souriant à sa sœur Hué sur la plage du cap Saint-Jacques. Et les enfants, Hung et son visage lunaire hérité sans doute de quelque arrière grand-père chinois, gros bébé devenu pourtant le garçonnet fin, presque fragile, qui dormait à côté ; Tuyet née dans l'angoisse de la guerre, deux mois plus tôt, prisonnière depuis la première heure de sa vie, innocente et déjà

condamnée à subir, sans savoir, sans pouvoir choisir, ce qui serait décidé pour elle.

Vong ne se berçait pas d'illusions. Cinq années d'une guerre civile, alimentée par la confrontation idéologique la plus impitoyable qui se puisse imaginer, nourrie du sang de plusieurs centaines de milliers d'êtres, ne pouvaient s'achever dans le sourire d'une fraternité retrouvée et les embrassades d'un peuple meurtri enfin réuni par la force. Trop de crimes, de haines, de blessures inguérissables avaient tressé les paniers dans lesquels tomberaient les têtes des vaincus. Les bourreaux n'auraient même pas à aller chercher leurs victimes. Enchaînées les unes aux autres par le fatalisme qui leur faisait courber l'échine, elles viendraient spontanément, le cou tendu et la tête vide, soulagées de leur angoisse, asservies mais en fin de compte libérées.

Vong sortit de chez lui à l'heure où, habituellement, naissait l'animation des rues. De rares passants s'étaient aventurés loin de leurs maisons. Le soleil apparaissait entre les toits, rouge comme le jour à venir, déjà chaud par-dessus la barre de nuages traînant à l'horizon. Le Cambodgien marcha rapidement devant le mur des rideaux de fer baissés, jusqu'à la petite place ombragée bordée par les bâtiments administratifs. L'immeuble des contributions abritait aussi d'autres services régionaux et municipaux, tous répartis en bureaux poussiéreux s'ouvrant sur des couloirs obscurs,

arcanes vétustes perpétuant l'esprit paperassier de l'ancien colonisateur.

Vong grimpa quatre à quatre les escalier et ouvrit son bureau. Tout y était en ordre, soigneusement rangé par sa secrétaire. Aucun dossier ne traînait, de toute façon, quelle importance avaient ces chemises concernant des contribuables depuis longtemps encadrés, pris en main et, par là même, imposés par les Khmers rouges ! Dès 1972, il était devenu quasiment impossible de contrôler toute une partie de la province. Au fil des mois, la tache d'huile s'était agrandie, couvrant la carte du pays, et la région de Kompong Som n'avait pas échappé à la règle. L'administration était devenue progressivement une pieuvre sans tentacules achevée par le dernier coup de massue des communistes ; ses fonctionnaires impuissants ne servaient plus à rien.

Vong s'assit derrière son bureau. Désœuvré, il resta ainsi un long moment. La lumière se fit plus vive dans la pièce, éclairant peu à peu les casiers, les piles de documents, l'harmonie froide des choses et leur méticuleuse ordonnance. Des pas retentirent dans les escaliers, le tirant de sa vague rêverie. Meas Sovann entra dans la pièce, l'air sombre.

— Ça y est, dit-il. Ils sont en ville. Ma fille les a vus il y a moins d'une demi-heure, accueillis par des citadins constitués en comités. Je ne peux pas t'en dire plus. Ils seront ici dans quelques minutes. Tu comptes rester là ?

— Où veux-tu que j'aille ? répondit Vong en soupirant. Se cacher ne servirait pas à grand-chose.

Meas Sovann était à la fenêtre. Il se raidit soudainement.

— Viens voir ! souffla-t-il. Les voilà ! Les voilà, Vong !

Sur la place, trois silhouettes se détachaient, vêtues de noir. Les Khmers rouges paraissaient jeunes. Vong remarqua leurs chaussures : un entrelacs de bandelettes sombres enserrant leurs pieds comme des pansements. Il reconnut immédiatement les armes qu'ils portaient en bandoulière : des fusils mitrailleurs chinois.

Les soldats avançaient lentement, se suivant l'un autre à quelques mètres de distance, le doigt sur la détente, ne semblant cependant pas manifester d'inquiétude particulière. Derrière eux, des Cambodgiens commencèrent à se montrer aux portes de leurs maisons, ébauche d'une haie muette et attentive. Rapidement, d'autres uniformes noirs apparurent, une quinzaine environ. Très vite, ils se séparèrent en petits groupes et partirent explorer les bâtiments les entourant. Vong distingua de mieux en mieux leurs visages.

— Ce sont des gosses, dit-il à son ami.

— C'est bien la chose la plus étrange que j'aie jamais vue ! remarqua Meas Sovann. Regarde, certains d'entre eux ne doivent pas avoir quinze ans.

— Ils viennent ici, dit Vong.

— Bien. On va s'asseoir et les attendre.

Vong se mit à marcher à travers la pièce. Une boule dure dilatait sa gorge, l'empêchant de déglutir sa salive. Il s'arrêta net en entendant les pas qui se rapprochaient. On ouvrait des portes, de plus en plus près.

Le soldat qui entra était un gamin d'un mètre quarante au maximum. Il n'avait pas plus de treize ans et était vêtu d'une vareuse et d'un pantalon de toile noirs, le cou ceint d'un foulard marron. Son regard se posa sur les deux hommes. Vong l'observait intensément, guettant la moindre de ses réactions. L'enfant pointa sur eux le canon de son arme. Sans émotion apparente, il tira une rafale courte qui projeta Meas Sovann à deux mètres de sa chaise. Sovann avait été tué sur le coup. Son thorax avait éclaté et l'hémorragie s'étalait déjà sur lui en flaque rutilante.

Vong poussa un cri et se laissa tomber de tout son long à terre, les bras écartés, la face écrasée sur le plancher de bois. Il resta immobile, retenant sa respiration, les paupières à demi ouvertes, crispé de tout son être sur la mort qu'il simula en attendant de la recevoir. Le gamin demeura quelques secondes sans bouger puis Vong l'entendit quitter la pièce. Ses camarades devaient l'attendre dans les couloirs. Ils échangèrent quelques mots puis redescendirent les escaliers.

Vong se releva. Le cadavre de Meas Sovann gisait à ses pieds dans une mare de sang. L'ancien officier avait été tué sur le coup. Les yeux grands ouverts, il reposait sur le dos, la tête angulée sur le côté. Vong se mit à trembler, incapable de

demeurer plus longtemps sur ses jambes. Il alla s'écrouler sous la fenêtre du bureau, fixant le corps de son ami, assommé par la rapidité avec laquelle tout s'était déroulé. Une peur panique l'envahit progressivement, contre laquelle il se sentait incapable de résister. Un cri allait sortir de lui. Il serra les poings, les mordit de toutes ses forces, hoquetant et crachant une rosée mousseuse, mélange de salive et du sang qui coulait de ses phalanges. Des sanglots le secouaient, coupant dans sa gorge le cri animal qui l'aurait condamné. L'imminence du massacre lui apparut dans toute sa sauvagerie à venir. La population allait être passée par les armes, comme Meas Sovann. Sans questions, sans paroles, au hasard ! La ville sans défense, livrée à ses vainqueurs, se transformerait en cimetière. Si des enfants pouvaient ainsi tuer qui bon leur semblait sans tribunal et sans jugement, c'est qu'ils en avaient reçu l'ordre. Vong revit le visage du jeune Khmer rouge. Son regard. Ni surpris, ni apeuré, ni satisfait. Neutre, froid comme la mort qu'il avait donnée machinalement.

— Maï !

Où était-elle en ce moment ? De penser à sa femme le sortit de son cauchemar. Il avait prononcé son nom, inconsciemment. Il fallait qu'il la retrouve, qu'il l'emmène hors de la ville avec les enfants. La nécessité de les sauver avant qu'on ne les ait tués lui apparut soudainement, l'arrêtant net dans sa chute vers un abîme de terreur.

Péniblement il se mit à genoux, risqua un regard vers la place. Les coups de feu avaient fait le vide entre les bâtiments. Vong se dit qu'il avait dû être le seul témoin de leur investissement. Sans doute les Khmers rouges avaient-ils rapidement fait le tour des bureaux déserts avant de se regrouper ailleurs. Le problème était maintenant de rejoindre la rue principale, distante d'un demi-kilomètre environ, sans retomber sur une patrouille. Vong contourna le corps de son ami et s'engagea dans le couloir silencieux. Toutes les portes avaient été ouvertes, mais rien n'avait bougé dans les bureaux. Pour l'instant c'était des hommes que l'on cherchait.

Il se glissa hors de l'immeuble, inquiet de se retrouver brutalement en pleine lumière. Les badauds avaient disparu de la place. Dans les rues avoisinantes, il vit en revanche des familles sortir de chez elles, adultes et enfants mêlés, et prendre la direction du centre. Les hommes portaient des valises ou des cartons dans lesquels ils avaient entassé vêtements et objets divers. La hâte les faisait s'agiter, au milieu des cris des femmes et des enfants. Vong s'approcha d'un groupe d'une dizaine de personnes qui recevaient dans la rue des bagages lancés d'un premier étage.

— Que faites-vous ? interrogea-t-il.

Un homme se retourna vers lui. Il tenait une valise dans chaque main et s'apprêtait à regrouper sa famille derrière lui.

— Ils sont passés ici tout à l'heure, cria-t-il. Tous les habitants de la rue ont reçu l'ordre de rejoindre immédiatement le centre de la ville.

— Immédiatement ? demanda Vong, interdit.

— Deux d'entre eux sont montés dans cet immeuble, en face. Les locataires ont été poussés dans les escaliers sans même avoir eu le temps, de s'habiller. Il paraît que la ville va être évacuée. Les Américains menacent de la bombarder !

Des gosses terrorisés s'accrochaient à ses jambes. L'homme ordonna à sa femme de les prendre avec elle et se mit en marche sans se retourner, ployant sous le poids des bagages.

De chaque maison sortaient des gens en proie à la même panique au milieu de la rumeur grandissante dont s'emplissait la rue. Une heure à peine après l'arrivée des Khmers rouges, le quartier se vidait de ses habitants. Il se passait quelque chose d'absolument imprévisible. que personne n'était encore capable d'analyser. La terreur avait occupé une rue de la ville, et sans doute la cité tout entière vivait-elle maintenant les mêmes secondes ahurissantes.

Vong se noya dans la foule qui commençait l'exode, se disant que c'était sa seule chance de rejoindre Maï et les enfants. En chemin, pris dans le désordre braillard qui l'étourdissait, mêlé à des centaines d'hommes et de femmes courant en tous sens et le dépassant pour aller plus vite vers leur destin, il eut le temps d'apercevoir, dans le jardin de Sarit, plusieurs cadavres étendus au pied d'un grand

eucalyptus. La certitude que son ami avait été lui aussi exécuté par les Khmers rouges lui fit activer l'allure. Il eut brusquement le pressentiment que la fin de cette guerre ne ressemblerait à aucune autre. Au fond de lui-même il ne parvenait pas à interpréter le comportement des nouveaux maîtres du Cambodge.

Dans les rues, d'autres soldats canalisèrent le flot de plus en plus important des familles. On devait leur avoir confié cette mission, et ils l'exécutaient, le regard froid, le doigt sur la détente de leur arme, manifestement prêts à tirer s'ils en ressentaient le besoin. Autour d'eux, nul rassemblement, nul comité d'accueil. Les Khmers rouges devaient pourtant avoir depuis longtemps des alliés dans la place. Un vainqueur quel qu'il soit est toujours accueilli par au moins une poignée de fanatiques impatients de voir enfin la réalisation de leurs rêves. Ce matin-là, les communistes eux-mêmes devaient avancer au milieu de la foule, leurs valises à la main et la peur au ventre, au côté de ceux qu'ils avaient jusque-là considérés comme leurs ennemis, encadrés par ceux-là mêmes à qui ils avaient d'avance ouvert leurs cœurs et leur ville.

Vong arriva en vue de son immeuble. Sortir du troupeau lui sembla devoir être la priorité absolue, la seule chance de ne pas subir le châtement déjà commencé. Profitant de la pagaille qui transformait les trottoirs en fourmilière et de la surveillance relâchée des Khmers rouges, il se jeta sur le côté et s'engouffra dans le hall, angoissé par l'idée de

découvrir l'appartement vidé de ses habitants. Dans les escaliers il croisa son voisin d'en face accompagné de son épouse et de sa sœur. Les femmes avaient eu le temps de s'habiller et d'emporter, elles aussi, des paniers emplis de vêtements et de vivres. Vong retint l'homme par les épaules.

— Que vous ont-ils dit ? s'écria-t-il.

— Vous n'êtes pas au courant ? s'étonna le voisin. Nous devons évacuer Kompong Som dans la journée. Les retardataires seront tués. Nous avons entendu des coups de feu dans les autres immeubles.

— Dépêchons-nous, dit l'une des femmes, il faut partir sans tarder. Dépêchons-nous.

Vong monta quatre à quatre les dernières marches. La porte de l'appartement était ouverte. Maï, accroupie, fermait une valise. Elle sursauta, reconnut son mari, se précipita vers lui.

— Défaits ces bagages, lui dit-il, coupant net son élan. Il va falloir emporter le moins de choses possible.

— Mais, Vong...

— Fais tout de suite ce que je te dis. L'argent, les pièces d'or, les médicaments et quelques vêtements. C'est tout. Où sont les farines pour Tuyet ?

Maï courut vers un placard, revint avec une petite pile de sachets plats.

— Tu prendras le bébé, ordonna Vong. Ainsi qu'un sac léger contenant les médicaments et les petits objets de

première nécessité. Je m'occuperai de Hung et porterai les vêtements.

Maï éclata en sanglots. Le visage dans ses mains, elle alla s'appuyer contre un mur, tremblante, la tête fléchie. Hung, réveillé quelques minutes auparavant par sa mère, s'était lui aussi mis à pleurer et regardait ses parents d'un air épouvanté, ne sachant vers lequel aller pour trouver le réconfort que réclamaient ses six ans. Vong se sentit incapable de parler à son fils. Peut-être, plus tard, pourrait-il lui expliquer ; pour l'instant, il importait de quitter immédiatement l'immeuble, sous peine d'y être découverts et massacrés par les Khmers rouges.

— Cesse de pleurer, Maï, implora-t-il en secouant sans douceur sa femme. Je t'en prie, fais comme je t'ai dit. Notre seule chance est de sortir d'ici le plus vite possible.

La jeune Vietnamienne se dégagea brusquement, courut vers la chambre des enfants. Le bébé y dormait encore. Maï le prit dans ses bras et revint au salon. Vong avait fini de remplir un sac. Le reste, qui ne pourrait être emporté, était éparpillé sur le carrelage, en bas de tiroirs dévastés.

— Tu crois que nous ne reviendrons jamais chez nous ? demanda-t-elle entre deux sanglots étouffés.

— Je ne sais pas. Ils s'en prennent à la ville tout entière sans même chercher systématiquement tel ou tel. Je ne comprends pas. Personne ne comprend. Je crois qu'il faut obéir. Obéir et, surtout, ne rien faire, ne rien dire qui pourrait

attirer sur nous leur attention. Tu entends, Maï, pas de cris, pas de pleurs, pas de regards.

Il s'approcha de la fenêtre. Deux étages plus bas, dans la rue, la fourmilière grouillait, de plus en plus dense. Plusieurs centaines de personnes se dirigeaient déjà vers la place de l'Indépendance. Par endroits, des groupes de Khmers rouges stationnaient, ombres noires dans la lumière, de temps en temps masqués par le flot humain qu'ils faisaient avancer. Vong jeta un dernier regard sur sa maison. Maï se tenait près de l'entrée, son bébé dans les bras ; Hungh pleurait toujours, la tête contre les cuisses de sa mère, les bras curieusement ballants.

— Il faut descendre, dit Vong. Maintenant.

Sur la table, une cafetière fumait encore au milieu des trois bols du petit déjeuner. Vong prit une boîte de lait concentré ainsi que le pot de confiture et les biscuits, jeta le tout dans son sac.

— Ferme la porte d'entrée, dit Maï.

— À quoi bon ?

La jeune femme réprima un cri. La main sur la bouche, elle sembla réaliser enfin que l'indicible avait commencé.

Ils descendirent prudemment. L'immeuble s'était vidé. Dans chaque appartement subsistaient les mêmes témoins du temps brutalement interrompu : placards ouverts sur des amoncellements de vêtements fripés, jouets abandonnés

dans une entrée, transistors éteints sur les premiers discours des nouveaux maîtres du Cambodge, chaussures laissées devant des portes entrouvertes. La vie était là, encore suspendue, silencieuse, défiant l'immobilité des objets, comme attendant que l'on vienne la rétablir dans ses bruits, ses mouvements, ses équilibres.

Dans le hall, ils virent un homme tenant sous les aisselles une vieille femme. Il l'avait appuyée contre la rampe de l'escalier et tentait de la prendre sur son dos. Vong l'aida.

— C'est votre mère ? demanda-t-il.

— Oui. Elle est paralysée depuis trois ans. Il faudrait que je trouve un véhicule, quelque chose pour l'installer.

— Ils vont tous nous tuer, gémit la vieille femme. Tous nous tuer...

Ils sortirent ensemble de l'immeuble et se mêlèrent à la cohue. Maï restait collée contre son mari, l'enfant toujours endormi dans ses bras. Englués dans la foule, ils se sentirent étrangement rassurés. Chaque geste allait compter désormais, la certitude qu'il fallait continuellement rester en éveil leur fit presque oublier leur angoisse.

Au bout d'une centaine de mètres, Vong s'aperçut que l'homme portant sa mère ne cheminait plus avec eux. Il avait été remplacé par des jeunes gens vêtus de blue-jeans et de chemises colorées qui bavardaient en marchant comme s'ils partaient pour une excursion à la campagne. « Des étudiants, pensa Vong, ou peut-être des soldats en civil... » Derrière

eux avançait un groupe de jeunes filles apeurées portant l'uniforme bleu et blanc des collégiennes cambodgiennes, qui se serraient les unes contre les autres dès qu'elles apercevaient un Khmer rouge.

Les soldats-enfants continuaient à exécuter les ordres reçus. De temps à autre l'un d'entre eux se ruait à l'intérieur d'un immeuble ou dans un jardin afin de vérifier s'il y restait encore des retardataires. Vong en vit ressortir plusieurs, précédés d'hommes, de femmes et d'enfants qu'ils poussaient sans ménagements, de la crosse et du canon de leurs armes, vers le troupeau.

Par intermittence, le bruit plus ou moins rapproché de rafales et de coups de feu isolés faisait onduler la cohorte grossissante des citadins, provoquant l'arrêt de certains, la course accélérée des autres, les cris des femmes mêlés aux aboiements des soldats. Vong s'étonnait encore de l'incroyable jeunesse des Khmers rouges. Il avait envie de s'approcher d'eux pour leur parler, pour leur demander la réponse aux innombrables questions qui tournaient dans sa tête, mais son instinct le forçait à demeurer anonyme au milieu du courant humain en mouvement.

Ils parvinrent ainsi au carrefour où aboutissait la route de l'hôpital. Comme un fleuve gonflé par ses affluents, le flot s'enrichit soudainement de ceux qui en venaient. On reconnaissait les malades à leurs pyjamas bleus. Bouleversé, Vong vit un homme qui continuait à porter au-dessus de la tête le flacon de sérum relié à son bras par une tubulure

transparente. Il marchait à côté d'un lit à roulettes poussé par deux infirmiers, sur lequel reposait une femme émaciée, au teint brunâtre, la poitrine découverte, le bras droit, nu aussi, posé dans une gouttière en plastique. À la saignée du coude naissait un filet rouge qui coulait vers la main.

Mon Dieu, dit Maï, ils lui ont arraché sa perfusion.

Des armes automatiques firent entendre leur chant de mort. On devait se battre dans l'hôpital ou tout simplement, peut-être, achever les malades qui ne pouvaient se lever. Vong pressa le pas. Maï paraissait hypnotisée par ce lit, par cette agonisante que l'on emmenait mourir plus loin, par l'incroyable spectacle des malades jetés sur la route sans distinction d'âge ou de sexe, traînant leur misère et leur douleur au sein d'une foule collectivement indifférente.

— Ne t'arrête pas ! cria Vong. Reste à côté de moi !

Elle aperçut son mari, déjà distant de plusieurs mètres, se hâta de le rejoindre.

— C'est horrible, dit-elle. Ces gens vont mourir si on les laisse continuer ainsi. Et il ya aussi des enfants, tout seuls.

— Écoute, Maï, à partir de maintenant nous devons fermer nos yeux et nos oreilles à tout ce qui nous entoure. Même si cela te paraît pour l'instant impossible. Surveillance Hunggh sans relâche. Si jamais nous sommes séparés, tâche de demeurer quelque temps au même endroit, ou marche le plus lentement possible.

Elle frissonna, prit la main de son fils. Hungh avait cessé de pleurer et cheminait entre ses parents. Sur le trottoir, un Khmer rouge les précédait de quelques mètres, se retournant de temps à autre afin de les inciter, d'un léger mouvement de son arme, à continuer leur chemin. Les jeunes gens aux vêtements bariolés vinrent à sa hauteur et le plus âgé, un solide garçon portant une curieuse paire de lunettes à petits verres ronds, entreprit de lui parler.

— Où allons-nous ? demanda-t-il.

L'enfant tourna la tête de son côté et le toisa plusieurs fois, s'attardant du regard sur le tee-shirt, le jean et les mocassins de cuir. Les autres étudiants s'étaient rapprochés, et Vong lui-même chercha à entendre ce qui allait être dit.

— Où allons-nous ? répéta le jeune homme. Où nous emmenez-vous ?

— Angkar Loeu a tout prévu, répondit le soldat. Angkar Loeu donne les ordres et nous devons tous y obéir.

— Quel âge as-tu ?

— Quatorze ans.

— Pourquoi faites-vous évacuer la ville ?

— Angkar Loeu en a décidé ainsi. Les villes sont mauvaises et doivent être purifiées.

Il parlait d'une voix monocorde, sans émotion apparente. Vong crut voir le même adolescent qui, quelques heures auparavant, avait froidement abattu Meas Sovann. Pour la première fois il entendait un Khmer rouge

s'exprimer autrement que par des ordres. Tout en marchant, les autres jeunes gens se mirent à leur tour à questionner le Khmer rouge. De la même voix égale, le gamin leur répondait invariablement qu'« Angkar Loeu s'occupait de tout ». Les étudiants commençaient à sourire de ce dialogue de sourds, plaisantant même entre eux, cherchant le moyen de forcer l'adolescent à réciter autre chose que la leçon manifestement apprise par cœur.

— Ils sont fous, souffla Vong à sa femme. Ils ne devraient pas lui poser tant de questions.

Le gamin s'arrêta brusquement et pointa sa mitraillette vers le jeune homme à lunettes.

— Où travailles-tu ? lui demanda-t-il, soudain méprisant et agressif.

— Je suis étudiant, répondit le garçon.

Sa voix s'était légèrement cassée. Ses camarades eurent un mouvement de recul. Vong prit Maï par le bras et accéléra son pas. En se retournant, il vit le Khmer rouge emmener son prisonnier à quelques mètres de là, derrière la haie de cyprès bordant le jardin d'une villa abandonnée. Son cœur se mit à battre plus fort. Il eut envie de poser ses mains sur les oreilles de Maï pour l'empêcher d'entendre. La rafale claqua, tout près d'eux. Des cris retentirent dans la foule. Maï attira Hungh vers elle. Soudain terrorisés, les étudiants se dispersèrent en tous sens, la tête rentrée dans les épaules. La foule se mit d'instinct à trotter ou à courir tandis que le

gamin, débouchant à l'extrémité de la haie, reprenait, de son pas lent, sa marche sur le trottoir.

3

Ils marchèrent jusqu'aux lisières de la ville, passant à travers les dérisoires défenses mises en place par la milice. De part et d'autre de la route, des cadavres de civils, mais aussi de Khmers rouges, étaient restés étendus après les combats des jours précédents. Les corps pourriraient donc là, puisque personne ne semblait devoir demeurer plus longtemps dans le périmètre de Kompong Som.

La route du Sud commençait au bout d'une double rangée de maisons basses puis s'étirait en longues lignes droites coupées par des courbes à grand rayon. Le paysage de rizières et de digues s'étalait en une plaine monotone interrompue çà et là par des boqueteaux de bananiers et de cocotiers. L'interminable cohorte occupait toute la largeur de la voie, traînant avec elle un bazar hétéroclite de poussettes, de charrettes à bras, de brouettes dans lesquelles des enfants en larmes s'étaient fait une place au milieu des objets les plus divers. Toute la population de la ville et de ses environs se mêlait sur des kilomètres de long, bourgeois cheminant près des paysans que les Khmers rouges allaient chercher au fur et à mesure, jusque dans leurs villages, militaires de tous grades, en groupes compacts,

accompagnant les commerçants expulsés de leurs boutiques et les étudiants, déjà rassemblés suivant leur sexe et qui semblaient particulièrement surveillés.

Les Khmers rouges avaient entrepris un recensement grossier des catégories sociales participant à l'exode. Faisant stopper les uns tandis que les autres devaient continuer leur marche, cherchant apparemment en priorité ceux qui portaient ne fut-ce qu'un lambeau d'un uniforme quelconque, les soldats, suivant un plan qu'ils avaient de toute évidence reçu pour mission de mener à bien le plus rapidement possible, s'attachaient consciencieusement à la formation de ces étranges bataillons. Sourds aux questions que certains s'obstinaient à vouloir encore leur poser, sans sourire et sans phrases, les adolescents s'interposaient entre les gens, séparant les uns, incitant les autres à ne pas ralentir.

Vong observa leur manège. Il avait rapidement remarqué le souci des Khmers rouges de repérer les porteurs de tenues militaires ou administratives et l'obstination presque inquiète avec laquelle ce type de prisonniers était recherché. Voyant trois soldats s'approcher de lui, il se pencha vers Maï et lui fit part de sa décision : ils étaient des commerçants vivant dans un faubourg de la ville et de toute façon ruinés par la guerre. À aucun moment il ne devait être fait la moindre mention de sa situation de contrôleur des impôts.

Le gamin qui l'interrogea sembla se satisfaire de cette explication. Il désigna du doigt un groupe de paysans qui avançaient sur le talus bordant la route.

— Rejoignez ceux-là, dit-il, et ne les quittez pas.

— Nous arrêterons-nous pour nous reposer ? questionna Maï.

— Quand vous en recevrez l'ordre, répondit le Khmer rouge. Il est interdit de s'arrêter avant qu'Angkar Loeu l'ait décidé.

Il s'éloigna.

— Je crois que nous avons fait le bon choix, dit Vong. Ils nous mettent dans le même sac que les paysans. Je pense que ceux-là seront épargnés.

Maï parut un peu rassurée.

— C'est étrange, continua Vong. Même les paysans sont obligés d'évacuer leurs terres. Pourtant, les Rouges avaient infiltré presque totalement la campagne.

— Angkar Loeu, dit Maï, qu'est-ce que cela signifie ?

— C'est le nom qu'ils donnent à l'organisation qui les gouverne, expliqua Vong. « Le Peuple d'en haut, le Peuple ancien. » Les montagnards du Sud-Ouest parmi lesquels les maquis ont été recrutés.

Il regarda sa compagne. Le visage marqué, vieilli en quelques heures, son bébé collé contre elle et qui avait trouvé le sein qui prolongeait sa vie, la jolie Vietnamiennne marchait sans rien montrer de la fatigue qui pourtant

commençait à alourdir ses jambes. Jamais Vong ne s'était senti aussi désireux de la protéger et il ressentit comme le début du salut d'avoir été confondu avec les agriculteurs. Leur présence à ses côtés le sécurisait, tant il était évident que le recensement des militaires, des étudiants et des fonctionnaires était l'objectif prioritaire des Khmers rouges.

Les paysans ne paraissaient pas outre mesure inquiets. Nulle plainte ne s'élevait de leur groupe. Les femmes avaient rassemblé autour d'elles leurs enfants et les abritaient du soleil sous leurs chapeaux à larges bords arrondis. Les hommes avançaient en silence, le dos courbé, les yeux fixés sur la route, indifférents et résignés. Leurs vêtements noirs leur donnaient un lointain air de ressemblance avec leurs convoyeurs, comme si leurs propres enfants avaient été désignés pour les mener vers d'autres terres, vers un ailleurs fait du même paysage immuable d'eau tranquille et de rizières.

La journée s'avancait, qui ne ressemblerait plus à aucune autre, pour tout le restant de leur vie. Au début de l'après-midi, ils furent plusieurs centaines à devoir marcher ensemble. Vong reconnaissait de temps à autre un commerçant de Kompong Som, dont il avait peut-être été le client au cours d'une existence antérieure, dans la capitale vivotante d'une province relativement épargnée par une guerre déjà presque oubliée. Leurs regards se croisèrent brièvement mais aucun n'exprimait autre chose que le désir

de continuer à marcher, chacun pour soi, habité de ses seules pensées et de sa seule angoisse.

La faim les tenaillait. Rien, manifestement, n'avait été prévu pour nourrir cette foule immense, et les soldats eux-mêmes ne s'étaient pas encore arrêtés pour se restaurer. Le petit Hungh manifestait son besoin par d'incessantes demandes à ses parents. Profitant d'un court moment pendant lequel le groupe cheminait sans surveillance, son père sortit du sac un paquet de biscuits qu'il ouvrit rapidement avant d'en faire une parcimonieuse distribution. Tout au long de la colonne se reproduisaient les mêmes gestes clandestins et furtifs : porter à sa bouche une poignée de riz, un morceau de sucre, une galette. Lorsqu'ils apercevaient quelqu'un tentant d'avaler quelque chose, les Khmers rouges se ruaient sur lui, arrachaient les sacs, frappaient de la crosse et du pied, hurlant qu'il était interdit de manger avant qu'Angkar Loeu ne l'ait ordonné.

Une vieille femme, lestée d'un énorme baluchon, s'approcha de deux adolescents. Elle paraissait épuisée, grimaçait sous la charge.

— Laissez-moi me reposer, implora-t-elle. Je vous en supplie, je suis trop vieille.

Les gamins riaient. La prenant chacun par un bras, ils l'aidèrent à faire quelques pas.

— Tu vois, tu peux marcher, dit l'un d'eux. Tout le monde peut et doit marcher. La ville doit être vidée de sa pourriture et de ses bouches inutiles.

— Je suis une bouche inutile, gémit-elle. Laissez-moi au bord de la route, par pitié. Je n'en peux plus.

— Eh bien, restes-y ! s'écria le garçon.

La saisissant par la main, il lui fit faire brutalement un arc de cercle avant de la projeter de toutes ses forces sur le talus. Elle cria puis resta étendue sur le côté, la main sur son thorax, étouffant spasmodiquement la douleur née de ce choc brutal. Personne ne s'arrêta. Personne n'osa esquisser le moindre geste de secours. En quelques heures, les hommes et les femmes de Kompong Som étaient devenus des moutons que l'on emmenait Dieu sait où ; ils commençaient à connaître la peur, la férocité, l'égoïsme, l'instinct de survie des animaux et, comme eux, ils passaient sans frémir près des agonisants.

La jeune femme était allongée dans une charrette. Deux hommes poussaient le véhicule, arc-boutés, silencieux. Des enfants s'étaient juchés près de leur mère et lui parlaient à voix basse.

— Elle va accoucher, dit Maï.

Le gros ventre de la Cambodgienne pointait sous une robe de toile marron. La femme griffait de ses ongles les planches de la charrette. Elle suait abondamment. Son corps se tordait régulièrement tandis que les muscles de ses jambes se contractaient, faisant saillir leur relief arrondi. Le poing dans la bouche, elle pleurait sans un cri.

Maï regarda son mari.

— Donne-moi la petite, dit Vong.

Déchargée de son léger fardeau, Maï s'approcha de la carriole.

— Depuis quand souffrez-vous ? demanda-t-elle.

— Depuis cette nuit, gémit la jeune femme.

L'un des hommes se redressa.

— Nous avons essayé d'aller à l'hôpital, ce matin, expliqua-t-il, mais vous avez vu comme nous ce qui est arrivé.

— Il ne faut pas vous arrêter, dit Maï. Continuez à pousser votre charrette.

Une tache rosée s'étalait entre les cuisses de la parturiente. Maï souleva la robe. Les eaux s'écoulaient, mêlées de sang et de traînées blanchâtres.

La femme avait de plus en plus de difficulté à retenir ses plaintes. Bientôt, elle commença à s'abandonner à la douleur et se mit à pousser des petits cris brefs. Maï surveillait les contractions, calmant la malheureuse de la voix et du geste. Au bout d'un quart d'heure, la jeune femme poussa un cri aigu. Une petite boule grise apparut entre ses cuisses ouvertes.

— Poussez, poussez fort ! cria Maï. L'enfant arrive.

La colonne s'était arrêtée, un petit attroupelement s'était formé.

Maï tira légèrement le nouveau-né par le menton et le cou. Un effort d'expulsion amena au jour une épaule, puis,

très rapidement, l'autre épaule et le thorax. La mère se contorsionnait en hurlant.

— C'est fini, c'est fini, dit Maï.

— J'ai mal ! cria la femme.

En quelques secondes, le reste du corps émergea, prolongé par le cordon. Une fille était née, qui plissa son visage gonflé et jeta le cri de la vie.

— Qu'est-ce qui se passe ici ?

Les Cambodgiens relevèrent la tête. Un officier se tenait derrière eux, pistolet à la main, encadré par deux adolescents lourdement armés. Il fendit le groupe, vit Maï, occupée à nouer et couper, au couteau, le cordon. Le Khmer rouge attendit qu'elle ait fini. Ecartant la Vietnamiennne, il saisit alors l'enfant par les pieds et le leva au-dessus de sa tête.

C'est une bouche inutile ! cria-t-il, en rengainant son pistolet. Angkar Loeu n'a pas besoin des bouches inutiles !

Tout en parlant, il secouait le nouveau-né dans son poing fermé. Il courut soudain vers les hauts filaos bordant la route. Interdits, les déportés le regardaient faire sans bouger.

L'officier prit l'enfant à deux mains et le projeta derrière son dos comme il l'aurait fait d'une hache. Pendant une fraction de seconde, le petit corps resta horizontal, bras écartés. Puis le Khmer rouge l'abattit en un éclair contre le tronc d'un filao. Il y eut un bruit de gifle, mou et bref. Les deux adolescents levèrent le canon de leurs armes.

Indifférents à ce qui venait de se passer sous leurs yeux, ils reprirent d'instinct leur attitude de gardes-chiourme.

— Avancez, avancez !

L'atroupement s'était disloqué et les Cambodgiens avaient repris la route, poussant dans la charrette la femme à demi inconsciente. Celle-ci ne saurait rien du supplice de son enfant. Sans doute lui dirait-on qu'elle l'avait mise au monde mourante, et peut-être serait-elle presque soulagée de n'avoir plus à supporter cette charge supplémentaire dans l'exode.

« Ainsi, pensa Maï, le simple fait de venir au monde est donc devenu une faute, un crime punissable de mort. »

Le régime installé depuis la veille dans le pays révélait au fil des heures de ce 18 avril 1975 le programme qu'avec une détermination glacée les exécutants d'Angkar Loeu commençaient à appliquer sans l'ombre d'une hésitation.

La Mort. Elle était tout au long de cette route, promise par avance aux faibles, aux incapables d'avancer, à tous ceux que leur force déclinante obligerait à mettre un genou à terre. Promise aussi à ceux dont la lucidité déboucherait sur autre chose que la soumission aveugle à la puissance qui les broyait soudain.

La mort était inscrite sur le front des enfants qui marchaient, comme elle avait été gravée dans la cervelle des enfants qui les menaient au supplice. Ceux-là étaient inaccessibles. Leur esprit ne pouvait envisager autre chose

que les limites attribuées à leur mission, et ces limites enfermaient en elles la vie et la mort des moutons qu'ils convoaient. Tout comportement sortant du schéma simple qu'ils avaient en tête ne pouvait être analysé par eux que comme une menace contre Angkar Loeu, le Père et la Mère mystérieux d'une famille d'assassins.

Patiemment, tout au long des ans, des hommes avaient entrepris, dans le secret de leurs maquis, l'endoctrinement de ces milliers d'innocents aujourd'hui victorieux. Nulle haine en eux, mais une cruauté apprise, montrée et subie comme le devoir à remplir. La Barbarie, froide, implacable. Ils étaient les Dieux, les Maîtres d'un nouvel Ordre monacal, possédant le Droit et la Force ; ils avaient gagné la guerre au nom d'une religion nouvelle que le monde allait découvrir : Angkar Loeu, symbole d'une société à venir dans laquelle rien ne ressemblerait plus à ce qui avait été auparavant.

Les tueurs de quinze et treize ans lancés sur les routes pour acheminer, au nom de l'Angkar Loeu, leur pitoyable chiourme vers son destin, ne savaient sans doute pas à quoi ressemblerait cette société. Ils n'en savaient pas plus de l'ancienne car, depuis leur naissance, on avait pris soin de la leur cacher. Leur seule mission était de détruire un monde qu'ils ignoraient complètement. Pour eux le mal était ces êtres bizarrement vêtus, ces enfants accrochés à leurs mères, ces étudiants, pervers suprêmes, qui posaient des questions auxquelles il n'y avait qu'une seule réponse prévue. Angkar Loeu décide. La ville devait être vidée de ses miasmes

humains sous peine de les contaminer dangereusement ; même le pillage avait été exclu tant était grande leur peur de la contagion.

Vong comprenait de mieux en mieux tout cela. La mort était au bout du chemin, inéluctable, mais avant il faudrait achever la mission. Une fois éliminées les bouches inutiles, les survivants allaient être mis en esclavage, quelque part, pour le restant de leurs jours. En quelques heures, les prisonniers d'Angkar Loeu avaient admis leur nouvelle condition, sans en discerner encore très bien toutes les contraintes, mais avec la certitude qu'ils devraient la subir jusqu'au bout, sans espoir, dans les ténèbres d'une longue, d'une interminable nuit.

Vers 20 heures, les citadins de Kompong Som reçurent enfin l'ordre de s'arrêter. Des milliers de corps brisés se laissèrent tomber, ensemble, à même l'asphalte ou sur la terre ocre des talus. La nourriture tant désirée ne vint pas. Les Khmers rouges se rassemblèrent en petits groupes d'une demi-douzaine d'hommes auxquels des cantiniers distribuèrent quelques petits sacs de riz cuit. Les Cambodgiens regardèrent à la dérobée leurs gardiens se restaurer, n'osant plus se plaindre de leur faim et de leur souffrance.

Des enfants criaient. La plupart d'entre eux n'avaient rien avalé depuis le matin, tout au long de la trentaine de kilomètres qu'ils avaient parcourus près de leurs parents. Certains hurlaient parce qu'ils avaient été séparés des leurs